



L'Unité de traitement de l'Ébola à Coyah, en Guinée, encadrée par des médecins et des infirmiers guinéens, cubains et de l'Union africaine.



La tâche la plus délicate, celle qui détermine le succès ou l'échec du travail sanitaire, est le long et méticuleux processus au cours duquel chaque médecin et infirmier se prépare pour pénétrer dans la dénommée zone rouge de l'hôpital ou de la communauté, assisté par d'autres collègues. La combinaison est faite d'un matériau synthétique imperméable et recouvre tout le corps, à l'exception du visage, qui est protégé par des lunettes spéciales et un masque facial ; les spécialistes cubains scellent ensuite la circonférence du visage avec du sparadrap. Ils utilisent deux paires de gants en caoutchouc, et ouvrent avec un objet pointu un petit orifice dans la manche de la combinaison, au niveau de la main, par où ils introduisent le pouce, pour éviter que la manche ne glisse. Sur la poitrine, quelqu'un écrit le nom ou le prénom du médecin ou de l'infirmier et sa spécialité afin que le patient puisse l'identifier. Des yeux souriants nous regardent derrière les lunettes de protection. Le rituel du déshabillage est encore plus complexe et plus dangereux, car la combinaison est désormais contaminée et tout contact de la peau avec l'extérieur de celle-ci peut provoquer la contagion indésirable. Avec l'aide d'un collègue qui surveille chaque étape du spécialiste qui se déshabille et d'un agent de santé qui pulvérise une solution de chlore sur la combinaison souillée, les médecins et les infirmiers commencent à enlever chaque pièce de vêtement. Le tout est finalement incinéré.























Sans leur combinaison spéciale, les médecins et les infirmiers cubains ne se distinguent pas du reste des mortels. Ils touchent la mort de leurs mains, mais ils reviennent en faisant des blagues qui détendent l'atmosphère, les malades et les collègues d'autres nationalités. En dehors de la zone rouge, ils enregistrent les statistiques, préparent les médicaments, étudient...









Les malades espèrent être sauvés. Une fois guéris, certains reviennent en tant que travailleurs sociaux, car ils sont désormais immunisés contre la souche dite Zaïre de l'Ébola qui s'est répandue dans les trois pays d'Afrique de l'Ouest. Sans aucune combinaison spéciale, les femmes qui sont déjà immunisées, s'occupent des enfants malades devenus orphelins. Les hommes, les femmes et les mères avec leurs enfants qui sont autorisés à quitter l'hôpital regardent l'objectif avec une joie sans réserve.







La brigade médicale cubaine au Libéria, lors de l'hommage qui lui a été rendu par les autorités libériennes et de l'OMS.



La brigade médicale cubaine en Sierra Leone à l'aéroport de Freetown, avant d'embarquer dans l'avion pour rentrer au pays.







Sur la page précédente, en haut, les docteurs Dupuy, Raventos et Rolando, à Monrovia. En bas, les docteurs Miranda, Castro Baras et Carlitos, à Conakry. Sur cette page, ci-dessus : les frères Delgado Bastillo, à Freetown.



Les explications et les mises en garde dans les médias et sur les panneaux placés dans les villes étaient en anglais ou en français. Or, une grande partie de la population ne savait ni lire ni écrire et beaucoup de gens ne parlaient que leur dialecte local.









La journée est divisée en deux : marée haute et marée basse, et selon l'une ou l'autre, le littoral s'approche ou s'éloigne, laissant derrière lui un terrain sale et boueux, jonché de déchets urbains les plus inattendus. Un peu plus loin, un embarcadère rempli de barques pittoresques qui vont et viennent vers les petites îles océaniques habitées. À marée haute, elles accostent au quai ; à marée basse, elles attendent au large, tandis qu'une petite armée de chasseurs de passagers avides, avec de l'eau jusqu'aux genoux ou à la taille, portent toutes sortes de ballots sur leurs épaules. Près de l'embarcadère, à marée basse, des dizaines d'embarcations restent échouées dans la boue. La mondialisation impose son empreinte ; l'une de ces barques s'appelle « Real Madrid », et sur la proue, le propriétaire, un mordu de foot, a dessiné deux lettres et un chiffre : CR7.



L'année scolaire, interrompue pendant 10 mois, reprend au Libéria. Les uniformes scolaires les plus variés égaièrent à nouveau les rues de la ville. Nous avons visité un lycée public de la capitale ; les élèves, avertis par les professeurs de la raison de notre présence, nous observent, amusés, se laissent prendre en photo, mais l'éventail des regards est varié : curiosité, défi, coquetterie, suspicion, jeu... Nous avons momentanément interrompu les cours et demandé à interviewer un élève ; aussitôt, le professeur a aussitôt désigné une adolescente de 15 ans au regard pénétrant.







L'un des hôtels qui a accueilli les médecins et les infirmiers cubains à Freetown porte un nom étrange : *Compañero*, en espagnol. Son propriétaire, bien sûr, a étudié à Cuba. Sur le mur qui borde la rampe d'accès, une effigie de Fidel.





Dans la ville se mêlent les maisons confortables et d'autres construites en terre ou en tôle ondulée, les rues asphaltées et les chemins de terre poussiéreux ou boueux, selon l'époque, les nombreuses voitures et les vendeurs ambulants, encore plus nombreux, avec leurs paniers, sacs, seaux ou plateaux sur la tête, remplis de produits les plus divers. La ville ne s'est pas laissé abattre, elle ne se pas replie sur elle-même, bien que l'épidémie frappe encore, en moyenne, sept personnes par jour. D'autres maladies emportent plus de vies et sont plus anciennes. Les gens ne semblent pas craindre ce jeu de hasard.